

Spinoza explique les raisons qui l'ont déterminé à écrire son *Traité théologico-politique*. Premièrement, les préjugés des théologiens, ce qu'il considère être le plus grand empêchement à l'étude de la philosophie. Ensuite, les accusations d'athéisme à son encontre. Enfin, son désir de défendre « *par tous les moyens la liberté de pensée et de parole* » menacée par la trop grande autorité et la jalousie des pasteurs.

C'est se tromper totalement que de vouloir établir l'autorité de l'Écriture par des démonstrations mathématiques. L'autorité de la Bible dépend de l'autorité des Prophètes, et « *elle ne peut être démontrée par des arguments plus forts que ceux dont les prophètes usaient pour établir leur autorité dans l'esprit du peuple* ». Leur certitude repose sur trois raisons : « *une imagination distincte et vive, un signe, enfin et principalement, une âme encline principalement au juste et au bon* ».

« *Les Prophètes ont été doués non d'une pensée plus parfaite, mais du pouvoir d'imaginer avec plus de vivacité, et les récits de l'Écriture le prouvent abondamment* ». Ces récits ont été rédigés à des époques différentes, par des auteurs différents, ce que Spinoza démontre par une rigoureuse analyse des textes bibliques. Mais, puisque « *l'imagination n'enveloppe pas de sa nature la certitude* », Spinoza va s'appliquer à séparer la Théologie (la Religion) de la Philosophie (la Raison) et montrer la liberté laissée à l'individu de penser et de dire ce qu'il pense. Ce sont les règles de la Raison qui tendent uniquement à ce qui est réellement utile aux hommes.

Souvenons-nous du *Court traité de l'entendement*, où Spinoza explique que le Bien et le Mal appartiennent aux Êtres de Raison, et non aux Êtres Réels, car ils ne sont autre chose que des relations (puisque l'on dit toujours que quelque chose est bon ou mauvais par rapport à autre chose). « *Tous les objets qui sont dans la nature sont ou des choses ou des effets. Or le bien et le mal ne sont ni des choses ni des effets. Donc aussi le bien et le mal n'existent pas dans la Nature.* » La connaissance est de trois types : l'opinion (quelque chose qui n'est pas certain mais supposé, et donc sujet à l'erreur), la croyance (les choses que nous saisissons par la raison ne sont pas vues par nous, mais seulement connues par la conviction qui se fait dans notre esprit que cela doit être ainsi et non autrement), et la Connaissance claire (« *celle qui s'acquiert non par une conviction née de raisonnements, mais par sentiment et jouissance de la chose elle-même* »). C'est la Connaissance claire qui l'emporte sur les autres.

Dans le *Traité théologico-politique*, Spinoza dit que la Prophétie est inférieure à la connaissance naturelle qui n'a besoin d'aucun signe, et qui

est une certitude par elle-même. La certitude qui naît des signes des Prophètes n'est pas une certitude mathématique, mais morale, et, d'ailleurs, les signes ont été adaptés aux opinions et à la capacité du Prophète. Si le Prophète était triste, ou colérique, ou affable, il était plus apte à telles ou telles les révélations (guerre, supplices, victoire, paix, joie, etc.). « *Les différences relatives à l'imagination consistaient en ce que, si le Prophète était raffiné, il percevait la pensée de Dieu dans un style également raffiné* » et « *s'il était confus, il la percevait confusément* ». Cela est valable pour les révélations représentées par des images aussi : si le Prophète était un homme de la campagne, c'étaient des bœufs et des vaches, s'il était un soldat, c'était une armée, des chefs, s'il était un homme de cour, il se représentait le trône du roi. « *Ainsi, suivant leurs tempéraments corporels, les Prophètes étaient plus aptes à se représenter telles ou telles révélations.* » C'est pourquoi, dit Spinoza, un examen attentif des textes de l'Écriture, des prophéties, montrera la diversité de styles de Dieu, c'est-à-dire montrera que le discours de Dieu n'a aucun style qui lui appartienne en propre : sa brièveté, son élégance, sa grossièreté, sa sévérité ou bien sa prolixité dépendent de la culture et de la capacité des Prophètes. Et le philosophe conclut que la Prophétie n'a jamais accru la science des Prophètes, mais les a laissés dans leurs opinions préconçues, et donc, « *nous ne sommes nullement tenus d'avoir foi en eux* » pour des choses purement spéculatives. Les Prophètes n'ont rien enseigné de particulier sur les attributs de Dieu, dit Spinoza, « *mais ils avaient à son sujet des opinions tout à fait vulgaires* », et les révélations qu'ils ont eues étaient en rapport avec ces opinions, ce que le philosophe démontre en examinant minutieusement les divers livres de l'Écriture. Une superbe analyse de texte, faite avec vivacité et humour, dont le but est de séparer la Philosophie de la Théologie. Spinoza pense que, dans l'interprétation de l'Écriture, la règle universelle à poser est de ne lui attribuer d'autres enseignements que ceux montrés clairement par l'enquête historique. Et c'est ce qu'il fait, en analysant la langue dans laquelle ont été écrits les textes.

A la question si le don prophétique a été fait aux Hébreux, Spinoza répond que les Hébreux n'ont été élus de Dieu qu'en ce qui concerne la Société temporelle et l'État, que si les Hébreux l'ont emporté sur les autres nations, c'est par la prospérité de leurs affaires, en ce qui concerne la sécurité de la vie, par le bonheur d'avoir surmonté les dangers de la vie, et tout cela « *avec le secours externe de Dieu* ». Ce n'est pas donc en raison de leur vertu ou de leur vie vraie qu'ils ont été considérés comme élus, mais en raison de la seule « *félicité temporelle de leur État et dans des avantages matériels* ». Car l'État ne peut subsister que par des Lois

auxquelles chacun est tenu, si les membres d'une société ne respectent pas les lois, ils détruiront la Société et l'Etat. Donc, dit Spinoza, les Lois de l'Ancien Testament ont été révélées et prescrites aux Juifs seuls. « *Dieu en effet les ayant élus seulement pour constituer une Société et un Etat particuliers, ils devaient avoir besoin de lois particulières.* » C'est pour cela que, dit Spinoza, « *un individu juif considéré seul, en dehors de la Société et de l'Etat, ne possède aucun don de Dieu qui le mette au-dessus des autres et qu'il n'y a aucune différence entre lui et un Gentil* ». Ce qui a été révélé à tous absolument est la loi qui concerne seulement la vertu vraie, non celle établie à l'égard de chaque Etat.

Toutes les nations ont eu leurs prophètes qui ont promis la même élection à leurs fidèles et leur apporté la même consolation, dit Spinoza, et cela parce que « *l'alliance éternelle de connaissance et d'amour avec Dieu est universelle* ». Il y a donc la loi humaine et la loi divine, la première est une règle de vie qui sert à la sécurité de la vie et de l'Etat, la seconde est une règle ayant pour objet seulement le souverain bien, « *c'est-à-dire la vraie connaissance et l'amour de Dieu* ». Spinoza rappelle que notre souverain bien consiste à parfaire, autant que possible, notre entendement, qui est la meilleure partie de notre être. Il s'agit d'une connaissance intellectuelle de Dieu, « *de l'être tout parfait* » (ce qu'il explique dans le *Court traité de l'entendement*). « *Ce bien consiste dans la contemplation et dans la pensée pure* ». Une chose est connue intellectuellement quand elle est perçue par la pensée en dehors des paroles et des images. C'est pourquoi, la foi dans les récits historiques ne peut nous donner la connaissance de Dieu, donc ni l'amour de Dieu. Néanmoins, ces récits peuvent être utiles, pour la vie de tous les jours, en ce qu'ils nous renseignent sur les mœurs et les conditions des hommes. La loi divine naturelle est une Lumière Naturelle dans notre entendement, elle n'exige pas de cérémonies rituelles, c'est-à-dire d'actions « *qui en elles-mêmes sont indifférentes et ne sont appelées bonnes qu'en vertu d'une institution* », ou considérées nécessaires au salut. Les choses qui sont bonnes seulement par commandement et par institution, ou parce qu'elles promettent un bien (le salut), ne peuvent rien apporter à notre entendement, ce ne sont que « *de pures ombres* ». « *Nous concluons donc que Dieu ne peut être qualifié de législateur, de prince, et n'est appelé juste, miséricordieux, etc., que suivant la façon de comprendre du vulgaire et par un défaut de connaissance.* »

D'ailleurs, le Nouveau Testament ne contient que des enseignements moraux, les cérémonies ayant été abandonnées par les Apôtres après qu'ils ont commencé à prêcher l'Évangile aux nations soumises aux lois

d'un autre Etat. Spinoza souligne que la foi aux récits, quels qu'ils puissent être finalement, n'a pas de rapport avec la loi divine, ne donne pas aux hommes par elle-même la béatitude, mais son utilité est de servir à établir une doctrine, et dans ce cas, certaines histoires l'emportent sur d'autres.

A la différence des Prophètes, qui connaissent les choses par des miracles, les Philosophes s'efforcent à connaître par des idées claires. Spinoza montre, en s'appuyant sur des textes de l'Écriture, que les décrets et les commandements de Dieu ne sont en réalité que l'ordre de la Nature. Quand l'Écriture dit que telle ou telle chose est arrivée par la volonté de Dieu, il faut entendre que telle ou telle chose est arrivée conformément aux lois de la Nature. « *Beaucoup de choses sont rapportées comme réelles dans l'Écriture et étaient même crues réelles, qui n'étaient que des visions et des choses imaginaires...* » (...) « *Tous ceux en effet qui ont un peu plus de connaissance que le vulgaire savent que Dieu n'a ni droite, ni gauche, qu'il ne se meut ni ne reste immobile, qu'il n'est en aucun lieu, mais absolument infini, et que toutes les perfections sont contenues en lui.* »

Spinoza dit que la Religion reconnaît à chacun l'autorité pour interpréter l'Écriture, parce que la Religion est de droit privé. Nul ne peut être contraint par la force ou par la loi à posséder la béatitude. Chacun a le droit souverain et l'autorité souveraine pour juger de la Religion et se l'expliquer à lui-même et l'interpréter. « *Il ne doit y avoir d'autre règle d'interprétation que la Lumière Naturelle commune à tous ; nulle lumière supérieure à la nature, nulle autorité extérieure.* »

En s'arrêtant au Nouveau Testament, Spinoza fait la différence entre les Prophètes et les Apôtres, en expliquant que les Apôtres ont prêché en qualité de Docteurs, et non de Prophètes, puisqu'ils s'adressaient à tous pour les convertir à la Religion. Ils prêchaient où ils voulaient et ils adaptaient leur discours. Ils faisaient simplement connaître le Christ par un récit et transmettaient sa doctrine, c'est-à-dire des enseignements moraux. Néanmoins, les Apôtres, d'accord sur la Religion, diffèrent sur ses fondements : Paul considère que nul ne peut se glorifier de ses œuvres, mais de sa foi, et le salut dépend de la seule grâce de Dieu (d'où sa doctrine de la prédestination), tandis que Jacques, au contraire, dans son Épître enseigne que l'homme est justifié par ses œuvres, non par la foi seulement. Or, observe Spinoza, cette diversité des fondements sur lesquels les Apôtres ont édifié la Religion a été à l'origine de beaucoup de controverses et de schismes, dont l'Église n'a cessé de souffrir et souffrira jusqu'au jour où « *la Religion sera enfin séparée des spéculations*

*philosophiques et ramenée à un tout petit nombre de dogmes très simples que le Christ a enseignés comme étant les siens. »* Les Apôtres n'ont pu le faire parce qu'ils ont dû adapter la doctrine aux hommes de leur temps et l'ont édiflée sur les fondements les plus connus et admis à cette époque.

La doctrine de l'Écriture, dit Spinoza, n'est pas une philosophie, elle ne contient pas de hautes spéculations, mais des vérités très simples, accessibles à l'esprit le plus paresseux (autrement dit, accessible au vulgaire). Avec un certain humour, il parle de ces hommes qui voient dans l'Écriture de si profonds mystères et de si nombreux sens qu'on ne peut les expliquer dans aucune langue, et « *qui ont introduit dans la Religion tant de spéculations et de philosophie, que l'Église semble devenue une Académie, la Religion une science, ou plutôt une controverse* ». Or, il s'agit de quelque chose de parfaitement banal, car l'objet de l'Écriture n'a pas été d'enseigner les sciences. Elle exige des hommes seulement de l'obéissance et condamne l'insoumission, et non l'ignorance. L'obéissance envers Dieu consiste en une seule chose : l'amour du prochain, c'est la Loi. C'est plutôt simple, admettons-le ! Tandis que la connaissance intellectuelle, c'est -à -dire la connaissance exacte de Dieu (voir le *Court traité d'entendement*) n'est pas, comme l'obéissance, un don commun à tous les fidèles. La seule connaissance que Dieu exige de tous, universellement, et l'a fait connaître par les Prophètes, est celle de sa Justice et de sa Charité, que tous doivent pratiquer envers leur prochain. D'ailleurs, Dieu ne révèle de ses attributs (qui sont infinis) que ceux qui manifestent sa Justice et sa Charité. Tous, hommes, femmes, enfants, peuvent obéir par commandement, mais tous ne peuvent posséder la sagesse, conclut Spinoza. L'objet de l'Écriture est d'enseigner l'obéissance. « *Qui ne voit en effet que l'un et l'autre Testament ne sont autre chose qu'une leçon d'obéissance ?* »

Il n'y a donc aucune parenté entre la Religion et la Philosophie. Le but de la Philosophie est la vérité, celui de la Religion (de la Foi) est l'obéissance et la piété. La discussion, dit Spinoza, entre ceux qui ne séparent pas la Philosophie de la Théologie, est de savoir si le sens de l'Écriture doit se plier à la Raison, ou la Raison se plier à l'Écriture. Or, dit Spinoza, l'Écriture n'enseigne pas la philosophie, mais la piété seulement, et « *son contenu a été adapté à la compréhension et aux opinions préconçues du vulgaire* ». « *Qui donc veut la plier à la Philosophie attribuera certainement par fiction aux Prophètes beaucoup de pensées qu'ils n'ont pas eues même en rêve et interprétera très faussement leur pensée.* » « *On estime qu'il est pieux de n'avoir que méfiance à l'égard de la Raison et du jugement propre, impie de n'avoir pas pleine confiance*

*dans ceux qui nous ont transmis les Livres sacrés ; ce n'est point là de la piété, c'est de la démence pure. »* Chacune, la Théologie et la Raison (la Philosophie) ont leur propre domaine, la Théologie, celui de la piété et de l'obéissance, la Raison, celui de la vérité et de la sagesse. Avec la précision que les hommes ne peuvent parvenir à la béatitude par l'obéissance seule, sans la connaissance des choses. Mais l'Écriture a apporté aux hommes une grande consolation. *« Car tous peuvent obéir et seule une partie comparativement très petite du genre humain atteint l'état de vertu sous la seule conduite de la Raison. »*